

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 17

Artikel: Une lance pour Richard
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une lance pour Richard

Il est peu de stars qui comptent aujourd'hui autant de détracteurs chez les cinéphiles que le beau Richard Gere. Difficile pourtant de ne pas reconnaître qu'il a trouvé, avec «Dr T et les femmes», l'un des rôles de sa vie.

Par Norbert Creutz

Parfaitement à l'aise, zen même, au milieu de toutes les femmes qui l'entourent, séduisant sans jamais jouer la séduction : qui d'autre que Richard Gere aurait pu être ce Dr T, gynécologue et confident de la bonne société de Dallas ? Même en cherchant bien, on ne le trouve pas. C'est sans doute cela, une star : un acteur qui s'impose d'évidence dans un certain type d'emploi.

Etre star, c'est par ailleurs un métier. Il consiste avant tout à perpétuer une certaine image, établie par un grand succès (pour Gere : «Officier et Gentleman» et «Pretty Woman») et à prendre un minimum de risques en n'apparaissant que dans un ou deux films de «série A» par année. Bref, une histoire de valeur marchande, qui n'a plus grand-chose à voir avec le métier de comédien, ni avec l'art cinématographique.

Richard Gere semble l'avoir compris, lui qui s'est de plus en plus tourné vers d'autres intérêts, la religion bouddhiste et le militantisme, en faveur du Tibet en particulier. Jeune premier classique dans les années 70 de la contestation, «sex symbol» réticent dans les années 80 du machisme triomphant et séducteur vieillissant dans les années 90 de toutes les aventures conceptuelles, sa carrière toujours en décalage tient, au fond, du miracle.

Bel animal rendu à la prudence

Il est temps de l'avouer, j'ai toujours aimé Richard Gere. Sans doute est-ce de l'avoir découvert dans les grands films de ses débuts : bel animal lâché dans la nature des inoubliables «Moissons du ciel» («Days of Heaven») de Terrence Malick, G.I. dépayssé et amoureux dans le méconnu «Yanks» de John Schlesinger, homme à femmes sur le chemin de la rédemption dans «American Gigolo» de Paul Schrader, chevalier servant de Debra Winger dans «An Officer and a Gentle-

man» de Taylor Hackford et, enfin, narcisse hystérique produit par une culture superficielle dans l'extraordinaire «A bout de souffle, made in USA» («Breathless») de Jim McBride. L'aisance d'un danseur dans la manière de bouger, alliée à une sincérité désarmante au fond du regard, le rendait alors irrésistible.

Bien sûr, la suite n'a pas été tout à fait à la hauteur. Les choix moins heureux du milieu des années 80, échecs commerciaux («Cotton Club» de Francis Coppola, «Power» de Sidney Lumet) mais aussi rôles moins intéressants suivis d'une longue absence des écrans, laissèrent même craindre un déclin prématûre. Des deux films marquant sa grande rentrée, en 1990, c'est l'honnête confection «Pretty Woman» de Garry Marshall plutôt qu'«Internal Affairs» de Mike Figgis, dans lequel Gere s'essayait de manière très convaincante à son premier rôle de salaud, qui remporta le *jackpot*. La suite, de *remakes* inutiles («Sommersby», «Intersection», «The Jackal») en films à thèse («Mr. Jones», «Red Corner»), ou purement de série («Final Analysis», «Primal Fear», «Runaway Bride») sent trop la prudence, la loi du système hollywoodien.

Un homme, un vrai

Malgré les cheveux gris et un léger empâtement, Gere lui-même fait néanmoins presque toujours plaisir à voir. Certes, sa photogénie n'est plus à vanter, mais sans doute sous-estime-t-on l'originalité de l'image masculine qu'il véhicule de film en film : non violent, souvent fragile, en quête d'un équilibre intérieur et toujours à l'écoute des femmes. Bref, un homme, un vrai. C'est cette image, qui lui vaut (hélas) surtout des admiratrices, qui vient de trouver son aboutissement dans «Dr T...». A 50 ans, enfin dirigé à nouveau par un vrai cinéaste, Richard Gere vient de redéfinir l'*underplaying* comme l'art d'être soi-même.



Robert Altman sur le plateau de «Dr T et les femmes».